



I saperi della città

a cura di Enrico Iachello

L'ESPRESSO

Atti del Colloquio Internazionale di Storia Urbana
(Catania, 19-21 settembre 2003)

a cura di Enrico Iachello

LES USAGES DU PAYSAGE

Isabelle Backouche

Un des postulats théoriques et historiographiques les plus répandus aujourd'hui concernant la notion de paysage dans la modernité, fait de celui-ci essentiellement une représentation d'ordre esthétique, dont l'origine serait avant tout picturale. Ainsi trois termes sont associés – représentation, esthétique, peinture – pour affirmer que le paysage est de manière générale une construction culturelle, que ce n'est pas un objet physique, qu'il ne doit pas être confondu avec l'environnement naturel, ni avec le territoire ou le pays.

C'est précisément à partir d'une discussion autour de la définition du paysage que je voudrais mettre en relief les potentialités de cette notion en matière d'analyse urbaine du point de vue des historiens, certes, mais dans le cadre du dialogue avec les autres sciences sociales.

Une impossible définition

Il semble que l'impossible définition a priori de la notion de paysage soit un premier indice de sa valeur heuristique. A la croisée entre nature et culture, entre héritage et projet, entre regard esthétique et histoire du territoire, il est difficile de trancher et je privilégierai une définition plus ouverte telle que celle qu'Augustin Berque propose: «Le paysage est une entité relative et dynamique où, société, regard et environnement sont en constante interaction».¹ On voit là toute la complexité, mais aussi toute la richesse de la notion de paysage pour l'analyse urbaine. Cette impossible définition oblige alors à partir des termes que Berque met en relation autour de l'idée d'interaction.

L'intérêt de la notion de paysage me semble résider dans la posture dynamique qu'elle implique pour le chercheur: pour que le paysage prenne sens, il faut le considérer comme une production qui nécessite de prendre en compte les multiples agents qui y participent. Le paysage peut être considéré comme une façon d'éprouver et d'apprécier l'espace qui varie selon les individus et selon les groupes, et ne cesse de se modifier au fil du temps. Cette historicité du paysage me semble fondamentale dans l'usage que l'on peut en faire du point de vue de l'analyse urbaine. De même, plutôt que "du paysage", il faudrait parler "des paysages", le pluriel

1] A. Berque, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Champ Vallon, Paris 1994, p. 6.

nous rappelant que chaque individu produit un paysage distinct: soldat, marchand, savant, agent du pouvoir central ou simple voyageur, chacun intervient avec son propre système d'images, élabore de nouvelles figures de son expérience spatiale en fonction de son propre système de pensée.

On peut alors distinguer le paysage des acteurs (usagers de la ville, aménageurs) et celui produit par les savants – qu'ils soient contemporains du paysage analysé ou chercheurs. Cette distinction commode ne sous-entend cependant pas un cloisonnement étanche. La médiation entre le paysage produit par les acteurs et le paysage produit par les savants s'opère autour des représentations – visuelles, symboliques, écrites – et elle organise une perméabilité et une circulation qui me semble centrale pour le travail de l'historien.

La lecture savante du paysage ne s'inscrit pas hors de la société: passé et présent, formes et événements, organisent des jeux de miroirs qui donnent corps aux paysages, à la croisée entre le mouvement de l'histoire, les traces que l'espace en conserve et les grilles de lectures que le chercheur éprouve, toujours différentes selon les époques. Cette mise en abîme fonde la richesse mais aussi la complexité de la notion de paysage. Elle oblige à une pratique réflexive de l'analyse urbaine dans la mesure où les outils de son élaboration – à savoir la lecture d'un paysage – sont tout aussi déterminants que l'objet considéré.

Pour que le paysage prenne sens, il me semble impossible d'isoler les réalités qu'il recouvre, qu'il donne à voir, en tant que trace de l'activité humaine, et les représentations qui en sont données, et cette forte solidarité oblige à un travail incessant de dialogue entre réalités et représentations. En effet, le paysage urbain résulte d'une appropriation collective, par l'image et les représentations, d'un ensemble géographique, en l'occurrence la ville, qui dépasse les expériences individuelles. A la croisée entre l'individu et le collectif, il favorise la confrontation entre réalités et représentations.

De fait, à l'inverse de la notion de contexte urbain ou d'espace urbain, le paysage urbain est le résultat d'une interaction qui me semble centrale pour définir une posture nouvelle à l'égard de l'urbain. Cette interaction peut s'entendre sous deux formes: celle qui s'établit entre les contemporains de la ville et la matérialité de la ville qu'ils côtoient, et celle qui s'établit entre la stratification urbaine produite par le temps et l'historien. Dans les deux cas, il s'agit de prendre en compte une approche dynamique du paysage qui ne semble pas une donnée en soi mais bien une production extrêmement mobile, dans le temps selon des époques considérées comme dans l'espace selon l'échelle prise en compte.

Reste que la notion de paysage implique forcément celle de "point de vue", que ce soit celui de l'observateur contemporain du paysage ou celui de la connaissance que construit le savant. Toute la richesse de la notion de paysage réside précisément dans le carrefour qu'il organise entre hier et aujourd'hui, et ce à plusieurs titres. Le jeu des temporalités, et des usages qui en sont faits, me semble central pour aborder l'analyse du paysage. A la fois, objet de mémoire pour les acteurs, et archive vivante pour le chercheur, le paysage oblige à inscrire l'analyse urbaine dans une mobilité et une instabilité qui sont à la fois une contrainte et une chance.

La construction du paysage

Si le paysage ne se conçoit que dans l'interaction, il faut donc l'analyser comme une construction dont les modalités méritent d'être décrites finement.

Quelle intentionnalité, quels objectifs, quels usages sont à élucider dans le paysage? Toutes ces questions exigent de se placer à l'intersection entre le projet – ce que l'on souhaite construire comme image de la ville – et les pratiques. A cet égard, il est essentiel de s'interroger sur la nature du lien entre les pratiques qui s'inscrivent dans le paysage urbain et ce dernier: conformation, déformation ou détermination, le statut du paysage se modifie selon l'optique dominante qui résulte de l'analyse savante.

Une telle perspective remet en cause une vision fonctionnaliste de la ville, nécessite de prendre en compte la diversité des interprétations, et favorise l'analyse solidaire de la forme urbaine et de ses usages. En effet, le paysage est aussi construit par les réinterprétations du bâti; sa lisibilité n'est pas immédiate, et comme le géomorphologue doit tenir compte de l'impact des différentes couches géologiques sur le paysage qu'il analyse, l'historien de la ville doit considérer les différentes strates du paysage, leur relative conservation ou dégradation, pour comprendre son élaboration. Il doit considérer le paysage comme un palimpseste.

Si le paysage est une production, il faut alors prendre en compte les conditions et le moment de sa réception. Le paysage est d'abord le produit d'une opération perceptive, c'est-à-dire une détermination socioculturelle. En effet, la notion de paysage implique de considérer une interaction dont les termes se sont modifiés, il me semble, au cours des siècles. Ne serait-on pas passé d'une interaction centrée sur le regard et sur la perception sensible pertinente à l'échelle de l'individu, à une interaction sous forme d'action, de mode d'intervention dont la signification s'inscrit à l'échelle de toute la ville et non plus autour de certains espaces ou monuments?

Au moment où l'on bascule de l'embellissement à l'aménagement, la notion de paysage change de contenu. La radicalisation des transformations urbaines, à la charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècles, l'accélération des phénomènes de croissance urbaine et d'ouverture de la ville sur l'extérieur, produisent des paysages de rupture. Arrangement des centres urbains, destruction des fortifications et des barrières, création de lotissements périphériques, donnent naissance à des paysages urbains qui semblent le résultat d'une volonté beaucoup plus marquée d'intervention urbaine; ils sont parfois même les objectifs de l'aménagement et non plus seulement le produit.

Ainsi, la transformation haussmannienne de la capitale s'accompagne de la création du *Service des promenades et plantations*, sous la direction de Jean-Charles Alphand, de l'architecte Davioud et de l'horticulteur Barillet-Deschamps. L'effort d'Alphand d'adaptation au milieu urbain d'un art exercé jusque-là presque exclusivement dans les limites du domaine privé fait de lui un précurseur de "l'urbanisme paysager". Son art du paysage intègre des fonctions variées considérées jusqu'alors isolément, comme les arbres, les réverbères, la direction des eaux, la circulation routière: désormais le paysage urbain est une donnée majeure de l'aménagement et du contrôle urbain.

Le sens du paysage

Se pose alors la question du sens du paysage. Quel est-il? Certainement pas univoque dans la mesure où le paysage est à la fois extérieur aux acteurs mais également une composante de l'activité humaine. Là encore, on est obligé de rompre avec une vision aujourd'hui largement reniée par la communauté historienne qui oppose le cadre urbain et la société urbaine. Précisément, l'entrée par le paysage met au premier plan les interactions entre la matérialité de la ville et le vécu de la ville.

De ce point de vue, le paysage est aussi devenu dans nos sociétés urbaines un enjeu majeur dans la perspective patrimoniale qui s'est largement institutionnalisée ces vingt dernières années en France. La création des ZPPAUP (zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager) en 1983 témoigne de la volonté de protéger et de mettre en valeur les paysages. Relevant de la double tutelle du ministère de la Culture et de celui de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, cette procédure montre la place qu'occupe aujourd'hui le paysage, à la croisée entre hier et demain, entre les nécessités de la conservation et la volonté de contrôler le développement de demain.

Cette reconnaissance juridique du paysage urbain a deux conséquences: elle scelle la nécessaire collaboration entre l'Etat et les collectivités locales et reconnaît la pluralité des acteurs qui construisent le paysage. Dans l'esprit qui préside à la création des ZPPAUP, la protection est avant tout l'affaire de la collectivité qui gère et utilise le patrimoine. C'est donc l'affaire de tous. A cette fin, les études préalables à la définition d'une ZPPAUP s'accompagnent donc dans la majorité des cas de débats publics appuyés par des expositions présentant le patrimoine et les mesures de protection proposées.

Dans la même perspective, je me suis intéressée récemment à l'activité de la Commission des abords, sous-commission de la Commission des monuments historiques, qui siège indépendamment depuis 1965. Elle examine les projets urbains de grande ampleur au regard de la loi de 1943 relative à la protection des abords d'un monument historique.² Toute la problématique d'une instance consultative telle que celle-ci est bien celle de la valeur, du sens, qu'il faut accorder au paysage, et du dialogue qu'il faut organiser entre les différentes strates du paysage urbain pour construire celui du présent. La dialectique entre conservation et création révèle toute la tension entre les temps de la ville, le présent ne résultant que de la négociation toujours effective entre hier et demain.

De ce point de vue, il faut prendre en compte une autre dimension du paysage: celle que fixe la mémoire des acteurs. Paysage matériel et paysage mémoriel s'entremêlent dans la perception des citoyens, fondant la complexité de son analyse. De plus, puisqu'il faut refuser une lisibilité immédiate du paysage pour lui donner du sens, puisqu'il faut accepter une impossible transparence, les instances de conservation sont confrontées à un autre dilemme: de quoi tel paysage est-il la mémoire-

2] Pour une première approche du travail effectué sur ces archives, je renvoie à mon article, "Ville et monument historique: la double expertise de Victor Hugo et de la Commission des abords", in R. Recht, *Victor Hugo et le débat patrimonial*, Somogy-Institut national du patrimoine, Paris 2003, pp. 279-292.

re? Cette question est cruciale, s'y soustraire risque d'aboutir à la constitution d'un "musée de paysages" vide de sens.

Il me semble qu'il faut donc prendre en compte la pluralité de dimensions du paysage: le paysage comme archive, le paysage comme signe – deux dimensions que l'on peut qualifier de "savantes", et qui s'opposent à sa dimension sociale, celle qui lui confère un sens immédiat pour les citoyens. Et cette dernière dimension doit encore se décliner selon plusieurs échelles: le paysage du quotidien, le paysage de la ville dans sa globalité, le paysage de la ville vue de l'extérieur. Chaque échelle introduisant une ligne de partage mouvante entre l'intime et l'inconnu, selon l'expérience variable des acteurs.

En effet, l'échelle du paysage n'est pas administrative mais fonction de la perception de ses utilisateurs, et de ce point de vue, son appréhension nécessite la prise en compte de l'expérience des acteurs qui vivent dans un paysage, lequel ne peut se concevoir de façon figée.

On voit là toutes les potentialités heuristiques de la notion de paysage: elle implique de construire des catégories d'analyse qui prennent en compte l'expérience des acteurs, et non pas des cadres administratifs, bien souvent pervertis par les usages qui sont faits du paysage. Ainsi, la question du sens du paysage oblige à une certaine réflexivité de la pratique scientifique: la lecture historique du paysage impose de définir une grille d'analyse qui évite l'anachronisme ou le raisonnement téléologique; elle doit favoriser la mise au jour des processus nombreux (sociaux, économiques, politiques, culturels) qui participent à sa construction et doivent être appréhendés du point de vue des acteurs.

* * *

On pourrait conclure en soulignant le double usage du paysage du point de vue de l'analyse urbaine. D'une part, un usage archéologique qui consiste à analyser les différentes strates sédimentées sur un même espace et qui produisent le paysage du présent. D'autre part, un usage herméneutique qui vise à comprendre la culture matérielle, la nature des sensibilités et les faits sociaux qui ont produit le paysage urbain observé, en gardant à l'esprit qu'il faut se défendre en permanence des risques de naturalisation du paysage.

Lucien Febvre développe cette idée, dès 1922:

Qui étudie l'action des conditions géographiques sur la structure des groupes sociaux court le risque de se perdre. Il risque d'y voir "la cause" d'une certaine structure sociale, dont il semble ignorer l'ubiquité. Mais qui renverse les termes et se demande *quels traits d'un paysage donné*, d'un ensemble géographique directement saisi ou historiquement reconstitué, s'expliquent ou peuvent s'expliquer par *l'action continue positive ou négative, d'un certain groupe ou d'une certaine forme d'organisation sociale*. Celui-là, s'il est prudent, ne risque ni erreur, ni confusion, ni généralisation abusive.³

3) L. Febvre, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, La Renaissance du Livre, Paris 1922. Cité par M. Roncayolo, "Le paysage du savant", in *Les Lieux de Mémoire*, II, La Nation, sous la direction de P. Nora, Gallimard, Paris 1989, pp. 487-528.

Ainsi, le paysage, s'il est retenu comme objet de recherche, doit être construit et ses manifestations sont le produit de l'action des hommes plus qu'une sorte d'antécédent. Mais il est aussi le produit de l'action des chercheurs et l'apport de l'analyse historique, et de celles d'autres sciences sociales, de ce point de vue, me semble indispensable pour ressaisir le paysage dans toutes ses dimensions dynamiques: contraintes épistémologiques, évolution esthétique, expression des sensibilités, représentations de la société sont autant de jalons qu'il faut poser pour analyser le paysage urbain dans toute sa richesse, et l'ériger en véritable objet scientifique.